

# LUMIÈRE 2016 LE JOURNAL #05

« Le Cinématographe amuse le monde entier. Que pouvions-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté? » Louis Lumière RUE DU PREMIER-FILM 12 OCTOBRE



## Deux ou trois choses à savoir sur Dorothy Arzner

L'auteur et critique de cinéma Philippe Garnier évoque la seule femme cinéaste à avoir fait carrière à Hollywood dans les années 30. **PAGE 03**



## Géant de fer et tartines

Un ciné-goûter mémorable avec le classique de Brad Bird. **PAGE 04**

## Les mondes de Gaspar Noé

Une master class pour plonger dans le monde prodigieux et formidable du cinéaste argentin. **PAGE 02**

## Édition ultime

Les grandes actrices de Hollywood vues par Antoine Sire, auteur d'un livre-somme. **PAGE 03**

## L'esprit d'équipe

Un film est une œuvre collective. Gros plan sur le duo Dabadie-Sautet. **PAGE 04**

# 4<sup>e</sup> édition du Marché du film classique, MFC clap de début !

Lumière, c'est aussi le rendez-vous professionnel et commercial incontournable du cinéma de patrimoine : en forte hausse chaque année, le nombre d'accrédités a encore bondi de 32%, comparé à 2015, à une semaine de cette 4<sup>e</sup> édition ! Distributeurs, exploitants, ayants-droit, chaînes de télévision, laboratoires de numérisation et restauration, cinémathèques, en tout 153 sociétés sont présentes, venues de 19 pays.



C'est parti pour trois jours de networking et de débats, dans un cadre dédié, l'occasion pour les professionnels d'échanger, de s'informer sur l'actualité d'un secteur en pleine croissance et de nouer des contacts commerciaux. Avec cette année, un invité de prestige : Nicolas Seydoux, le patron de la plus ancienne société cinématographique au monde, Gaumont. « Il nous fera bénéficier de son expérience et de sa vision d'avenir », dit Gérald Duchaussoy, co-organisateur de l'évènement. Ce sera l'occasion de faire le point sur la politique très volontariste de valorisation de son patrimoine, menée par la firme à la marguerite. Gaumont donnera par ailleurs jeudi matin, comme chaque année dans le cadre du festival, sa master class technique, toujours très suivie - avec le laboratoire Eclair et Diapason -, dédiée aux « questions de déontologie dans la restauration de films ». Parmi les temps forts de cette édition du MFC, un colloque inaugural dressera un panorama par zone géographique du marché du film de patrimoine. « Nous souhaitons ardemment faire venir le monde entier à Lyon, au festival Lumière », souligne M. Duchaussoy. Un pari gagné puisque le nombre de participants étrangers ne cesse de croître, avec cette année des sociétés de Pologne, d'Indonésie, de Corée ou d'Afrique du sud. « Ces sociétés cherchent à conquérir des parts de marché en France, elles viennent montrer leur savoir-faire, acheter et vendre des films », dit-il. Le Marché met aussi l'accent, cette année, sur la communication et le marketing autour des films de patrimoine, et donne la parole aux professionnels, distributeurs, communicants, exploitants, éditeurs de DVD et Blu-ray, à l'occasion d'une rencontre

qui s'annonce passionnante. Partenaires de l'évènement, la Société des auteurs et compositeurs dramatiques (SACD) et la Fédération des industries du cinéma, de l'audiovisuel et du multimédia (FICAM) co-organisent des débats juridiques et techniques, en prise avec le quotidien et les préoccupations des professionnels du cinéma classique. Autre thème fort de cette 4<sup>e</sup> édition, « nous développons la partie documentaire cinéma, courroie de transmission audiovisuelle qui nous tient fortement à cœur », explique le responsable du MFC. Le réalisateur Alain Mazars et ses producteurs viendront évoquer le long-métrage *Ted Browning : le jeu des illusions*, projeté à l'Institut Lumière. Parmi les « coups de cœur » mis en avant, le documentaire *Midnight Return: The Story of Billy Hayes and Turkey* de Sally Sussman, « à la fois making of de *Midnight Express* d'Alan Parker sorti en 1978, et film sur les relations internationales ». Rendez-vous désormais incontournable du MFC, la présentation des films de 2016/2017 par les distributeurs de patrimoine « s'allonge encore », précise M. Duchaussoy. Et parce que le MFC se renouvelle en permanence pour être en phase avec les transformations du secteur, « les laboratoires, acteurs de l'ombre et le plus souvent de la lumière ! » venus de nombreux pays, présenteront une restauration récente. Trois d'entre eux, Eclair, Hiventy et Lumières numériques, séduits par la diversité des professionnels présents, sont devenus partenaires de l'évènement. « Nous aurons aussi la chance de recevoir Régine Vial des Films du Losange, qui évoquera la restauration et la sortie du film adoré de Jacques Rivette *Céline et Julie vont en bateau*, de 1974 ». Une affiche alléchante... [Rébecca Frasquet]

## TROIS QUESTIONS À...

Gérald Duchaussoy

co-organisateur du Marché du film classique (MFC)



**Comment s'est porté le marché du film classique en 2016 ? Y a-t-il eu des ventes de catalogues, des éditions ou des restaurations significatives qui montrent la vitalité de ce marché ?**

« On a pu voir un nombre de sorties incroyables durant tout l'été, des festivals et des projections en plein air un peu partout, sans parler de l'offre conséquente des festivals : Cannes Classics, Venice Classics, Locarno. Cependant, il faut bien se rendre compte que ce sont des sorties délicates, on ne peut donc que saluer les distributeurs de continuer à s'investir avec tant d'ardeur. J'en veux pour preuve Tamasa qui nous a gratifiés d'une très belle ressortie de *Masculin féminin* de Jean-Luc Godard ou de *La Rabbia* qui, courageusement, nous permet de revoir *La Planète des vampires* du génial Mario Bava ou *L'été de Kikujiro* de Takeshi Kitano. Sur le marché du DVD/Blu-ray, on rêve devant la qualité de *Lenny* de Bob Fosse édité par Wild Side ou *Panique à Needle Park* de Jerry Schatzberg chez Carlotta, qui revient au festival Lumière en 2016. Le marché est multiple, il ne se limite pas aux entrées salle, il est aussi sur support disque, à la télévision, en VOD. Il est nécessaire de le regarder fonctionner dans sa globalité et d'y voir un appétit, un désir de film classique.

**Y a-t-il assez de place dans les salles pour les films restaurés, ou la compétition est-elle dure ?**

« C'est un marché, certains films comme un inédit de Mikio Naruse, *Une femme dans la tourmente*, sorti par les Acacias, fait un carton à son échelle, d'autres marchent moins, on ne peut pas prévoir les succès ou déceptions, chaque oeuvre est unique. Il nous est cependant capital de penser au fait que l'on parle de patrimoine, pas d'une nouveauté, donc il paraît évident que cela sera difficile à défendre : pas d'interview en radio ou presse écrite, pas d'angle « people » ni d'impression de découverte - ce qui est une fausse impression selon moi. Quand je pense à un film UFO, *La Panthère noire* de Ian Merrick, véritable brûlot punk et politique, d'une noirceur à la Alan Clarke matin de polar, j'y trouve une résonance terrible avec notre époque. Il mérite de faire beaucoup d'entrées !

**Les derniers laboratoires ont-ils de l'activité et le prix des restaurations baisse-t-il ?**

« Chaque restauration a un coût, vouloir toujours payer moins a des conséquences sur l'activité et l'emploi à court terme. Il ne faut pas oublier que l'on a affaire à des gens d'une compétence rare et précieuse. Nous les regardons avec admiration, ils se battent pour continuer à travailler et à faire vivre les films. Les plus anciens laboratoires n'ont rien de vétuste, croyez-moi, et les nouveaux arrivent sur le marché avec détermination et énergie. Ce maillon de la chaîne, nous souhaitons aussi lui apporter notre soutien en les mettant en avant au MFC, sous forme de focus. Je dois dire qu'ils nous ont rejoints avec entrain et fierté dans cette optique. Je les en remercie ici. [Rébecca Frasquet]

**LE MARCHÉ DU FILM CLASSIQUE 2016 REMERCIE CHALEUREUSEMENT SES PARTENAIRES : LE CNC, ECLAIR, HIVENTY, LUMIÈRES NUMÉRIQUES, SONIS, SACD, FICAM, LE FILM FRANÇAIS, VARIETY**

## La rançon du succès

Un gigantesque succès au box office, une sulfureuse palme d'or à Cannes et un film profondément ancré dans la psyché des Américains... et celle des Turcs. Signé par le britannique Alan Parker, le haletant *Midnight express*, est tout cela à la fois. Le film suit la descente aux enfers d'un jeune Américain jeté dans une prison turque pour trafic de drogue. Après une rocambolesque évasion en 1975, le véritable Billy Hayes est accueilli en héros, publie ses mémoires en un temps record et vend les droits d'adaptation au cinéma. Au Festival de Cannes de 1978 le film, jugé raciste pour son portrait au vitriol des tortionnaires turcs, enflamme les esprits mais remporte la Palme d'or. En Turquie, c'est la consternation, suivie par une forte chute des recettes touristiques, qui durera des années, raconte le passionnant documentaire de Sally Sussman. « Le film a apporté une reconnaissance internationale à Oliver Stone et Alan Parker. C'était le premier scénario d'Oliver et il lui a valu un Oscar. Quant à Alan Parker, il a tourné 13 longs métrages mais celui sur lequel on l'interroge le plus souvent est *Midnight Express* », relate la réalisatrice, Sally Sussman. « Tous les deux étaient réticents au départ, mais au final, ils ont volontiers parlé de la controverse ». Ils voulaient « surtout faire un bon film, visuellement très puissant ». Parker et Stone « défendent leur travail et déplorent les malentendus qui ont découlé du film, mais aucun des deux ne formule d'excuses ». En revanche Billy Hayes, devenu une célébrité du jour au lendemain, « a eu du mal à trouver sa voie. Il a travaillé comme acteur mais n'a plus jamais connu la célébrité vécue à son retour à la maison ». Le film brosse aussi un touchant portrait de Hayes, personnalité fragile qui cherche, bien des années plus tard, à se faire pardonner des Turcs. [Rébecca Frasquet]



● *Midnight Return: The Story of Billy Hayes and Turkey* de Sally Sussman Institut Lumière, samedi à 17h

## MASTER CLASS

### Les mondes de Gaspar Noé

Quand il a surgi en 1998, avec un moyen-métrage habité intitulé *Carne*, immédiatement l'argentin Gaspar Noé a subjugué à juste titre le cinéma français. Noé est une entité, une splendide plongée dans un monde prodigieux et formidable au sens ancien du terme, celui qui fascine par sa beauté, celui qui fait peur par sa violence directe, y compris celle de l'amour. Noé réalise un cinéma reconnaissable dès la première seconde, qu'il est le seul à pratiquer. Un cinéma qui semble n'avoir aucune parenté, fruit certes d'obsessions, mais inventé de toutes pièces, sans parrains, sans recherche d'héritiers. Quelque chose qui ondule, blesse ou transporte, emporte toujours, que ce soit le plan d'un comédien massif, face caméra, qui parle et assène des mots comme une musique bizarre, - Philippe Nahon et sa voix des enfers -, dans *Carne*. C'est le même cinéaste qui suit le corps naturellement lascif, lové d'une robe à peine présente de Monica Bellucci, héroïne d'*Irréversible* massacrée par le temps qui détruit tout. Et toujours hanté par quelque chose de mutant qu'il ne parvient pas volontairement encore à trouver totalement (pour mieux continuer ses explorations), Noé pratique la découverte, celle de l'univers feux d'artifice orange, sorte de placenta magique qui enveloppe et saisit avec une mollesse torve les spectateurs de *Enter the void* ! Les films de Noé sont des nourritures incroyables. C'est normal pour un cinéaste qui se nourrit en permanence de cinéma, traque les raretés anciennes ou plus contemporaines et s'enthousiasme en permanence pour le travail d'autres réalisateurs, pour peu qu'ils aient une vision sidérante. Gaspar Noé est une créature absolue, idéale et talentueuse au coeur du festival Lumière. [Virginie Apoué]



● *Enter the Void* Institut Lumière à 20h15  
 ● *Love 3D* Pathé Bellecour à 22h  
 ● *Seul contre tous* Cinéma Comédia, jeudi à 10h15  
 Séances en présence de Gaspar Noé

● **MASTER CLASS**  
 Comédie Odéon, 15h

## RESTAURATION

### Manon des Sources à Lumière

Une copie restaurée, « à partir des négatifs son et image et ce, par les meilleurs ! ». Sophie Seydoux, Présidente de la Fondation Jérôme Seydoux-Pathé, annonce d'emblée la couleur ce lundi soir au Pathé Bellecour. Même si *Jean de Florette* et *Manon des sources* ont trente ans, ces pépites réalisées par Claude Berri n'ont pas pris une ride. Et pour fêter comme il se doit ce cap symbolique, le festival Lumière a concocté un programme de choix : projection des deux films adaptés de l'oeuvre de Marcel Pagnol, avec une belle surprise pour les spectateurs puisque l'actrice Emmanuelle Béart était présente à cet anniversaire. L'occasion pour la comédienne d'évoquer ce rôle-titre qui lui a valu le César de la meilleure actrice dans un second rôle en 1987. « Il y a trente ans, je venais de débarquer, je ne voulais pas faire de cinéma », confie-t-elle. Heureusement pour nous, le cinéaste Claude Berri est passé par là : « Il m'a demandé si je savais cracher, monter dans les arbres, traire des chèvres. Je lui ai dit que je venais du Sud, ça a dû lui plaire ! » Puis la comédienne a livré au public une anecdote sur son personnage : « Pour les besoins du film j'ai passé trois mois à traire les chèvres avec un chevrier. Un jour, Claude est venu et m'a demandé comment je faisais pour les appeler : pour le taquiner je lui ai dit Berr-Berr (elle fait le cri en roulant les r) et c'est ce qui a inspiré le cri que vous entendez dans le film ! » Un secret bien gardé, devenu un beau cadeau d'anniversaire. [Laura Lépine]



« Il m'a demandé si je savais cracher, monter dans les arbres, traire des chèvres. Je lui ai dit que je venais du Sud, ça a dû lui plaire ! »

● *Jean de Florette* de Claude Berri | Pathé Bellecour, 16h30  
 ● *Manon des sources* de Claude Berri | Pathé Bellecour, vendredi à 18h45  
 Séances en présence de Jean-Pierre Lavoignat

## Scola et les immortels



6 Juin 2004. Paris. Le soleil brille. Nous nous sommes aimés fête ses 30 ans et Ettore Scola porte beau ses 73 printemps. A la terrasse d'un café en plein boulevard Saint-Germain, le maestro évoque ses souvenirs. Deux jours plus tôt, l'acteur Nino Manfredi s'est envolé. Scola est triste forcément, « Lorsque l'on parle d'auteurs, on cite généralement des écrivains, des metteurs en scène, des scénaristes mais on oublie souvent les acteurs et les actrices. Pourtant, c'est sur eux que l'on modèle nos films, sur leur personnalité, leur façon de bouger, de rire, de pleurer... En cela, Nino était un auteur à part entière. » Puisque nous sommes dans les hommages, la discussion dérive logiquement vers ses trois collègues qu'il cite dans *Nous nous sommes tant aimés*. Il y a Vittorio de Sica, le temps d'une petite apparition, très émouvante. Le cinéaste entouré d'une foule d'enfants, raconte le tournage de son *Voleur de Bicyclette* et explique comment il a réussi à faire pleurer le petit garçon du film, en lui glissant des mégots dans la poche de son veston et en l'accusant de les avoir volés. De Sica décèdera peu après les prises de vues. *Nous nous sommes tant aimés* lui est dédié.

Il y a aussi Federico Fellini avec la reconstitution du tournage de *La dolce vita*, et Michelangelo Antonioni, qui n'apparaît pas, mais dont Scola suggère avec ironie, son affection pour les personnages de bourgeois tourmentés. Pourquoi eux ? « Notre cinéma a la particularité de raconter notre propre histoire. Le néoréalisme, et, par extension, la comédie à l'italienne, sont comme des livres ouverts sur notre monde. Si j'ai choisi ces trois cinéastes, ce n'est pas pour exclure les autres, mais parce qu'ils ont réalisé des films qui ont symbolisé une certaine époque. Le voleur de *Bicyclette* représente l'Italie de la pauvreté, du chômage ; *La dolce Vita* de Fellini, l'insouciance d'une certaine génération et l'émergence de la société de consommation ; quant à Antonioni, il parle magnifiquement de l'incommunicabilité et de l'aliénation de la bourgeoisie italienne. Ils représentent tous trois des amertumes différentes. » Outre la mort de Vittorio de Sica, le mitan des seventies verra le décès de Luchino Visconti, Pier Paolo Pasolini et Roberto Rossellini. Sale temps pour les idoles. Mais en cet après-midi de juin 2004 Scola, lui, préfère parler d'éternité, « Pourquoi certains films vieillissent et pas d'autres ? C'est l'histoire qu'ils racontent qui fait la différence. Si le propos est pertinent dès le départ, alors le film est immortel. » [Thomas Baurez]

## MASTER CLASS



Quentin Tarantino a pris ses quartiers à Lyon : après avoir donné un long entretien à Radio Lumière mardi, il rencontre le public pour une master class ce soir à 20h à l'Auditorium de Lyon.

## FEMMES CINÉASTES

# Deux ou trois choses à savoir sur Dorothy Arzner

par l'auteur et critique de cinéma Philippe Garnier

Pendant les années 30 à Hollywood, l'âge d'or des studios, cette Américaine fut la seule femme à mener à bien une carrière de premier plan, qui durera près de 20 ans. Découvreuse de talents, elle lance des stars comme Clara Bow, Katharine Hepburn ou Lucille Ball. Elle sera aussi la première réalisatrice membre de la Director's Guild of America. Redécouverte par les féministes dans les années 70, cette pionnière est depuis, largement retombée dans l'oubli, malgré des hommages ici et là. Francis Ford Coppola, qui sera son élève au début des années 60 à l'université de Californie (UCLA) à Los Angeles, lui voue une admiration sans bornes. Des intrigues bien ficelées, des dialogues vifs, des thèmes résolument modernes et peu conventionnels (l'alcoolisme, la grossesse non désirée, l'amour extra-conjugal...) et surtout des personnages féminins indépendants et complexes, sont la marque de fabrique des films de Dorothy Arzner.



pas spécialement marquants, après *Craig's wife*, elle n'arrêtera plus de jouer des langues de vipère, même si Rosalind Russell elle-même affirmait que pour elle le vrai tournant, ça avait été *Women* de George Cukor - parce que ça ne s'était pas très bien passé entre elle et Arzner. Et lorsque Paramount fait tourner son premier film parlant à Clara Bow, c'est à Dorothy Arzner qu'on le fait faire. Cukor a joué le même rôle pour d'autres actrices. »

### ELLE VIVAIT ASSEZ LIBREMENT SON HOMOSEXUALITÉ À HOLLYWOOD...

« C'est quelqu'un qui avait une vie publique, qui était dans le collimateur de la presse qui mais ne s'est jamais caché de sa sexualité. Elle était toujours en cravate et costume, elle portait le pantalon. Mais elle était assez discrète, elle faisait ce qu'il fallait, comme toutes les lesbiennes et tous les homosexuels du métier le faisaient - Cukor compris -, pour ne pas créer de difficultés aux studios. On gardait sa sexualité, on faisait ce qu'on voulait mais d'une façon un peu « faux derche », en respectant les conventions. Cukor ne s'est jamais caché, mais il en voulait énormément à quelqu'un comme James Whale, le réalisateur de *Frankenstein*. Lui ne jouait pas ce jeu parce qu'il pensait qu'on ne pouvait pas le virer, et Cukor disait « il nous a fait énormément de mal »

### ... SANS TOUTEFOIS ÊTRE MILITANTE

« A partir du moment où Jodie Foster a mis un peu d'argent pour financer la restauration de ses films, tout d'un coup Dorothy Arzner est devenue le cheval de bataille des « gender studies » (étude des rapports sociaux entre les sexes) qui ont voulu faire une lectrice « lesbienne » de ses films. Mais quand on lui a donné un personnage de lesbienne comme la collégienne dans *The wild party*, elle l'a enlevé. Parce que ce personnage était montré comme une espèce de cas pathologique qu'il fallait « guérir », ce qui était la vision de l'époque et elle n'a pas voulu se battre avec la censure, qui l'aurait forcée à charger le personnage, comme dans le roman dont le film était tiré. »

### ELLE ÉTAIT UNE "RÉALISATRICE DE STUDIO"... QUI A UN JOUR CLAQUÉ LA PORTE



Dorothy Arzner était une réalisatrice de studio, et qui se comportait comme telle. Elle n'a jamais eu de velléités d'indépendance. Sa famille avait des restaurants à Hollywood, elle avait de l'argent, « fuck you money » comme on dit aux Etats-Unis, c'est à dire qu'elle n'était pas obligée de gagner sa vie, ce qui lui donnait une certaine indépendance. Quand elle a arrêté le cinéma, parce que ça ne se passait pas bien avec la MGM, elle a fait des publicités pour Coca Cola avec Joan Crawford, parce que Crawford était mariée à l'époque, avec le grand patron de Coca Cola. Et après elle a enseigné à UCLA l'université de Californie à Los Angeles, où Francis Ford Coppola a été son élève le plus notoire. [Rébecca Frasquet]

### À VENIR


**Anybody's Woman**  
Institut Lumière, jeudi à 14h30

**Working Girls**  
Institut Lumière samedi à 10h  
Séances en présence de Philippe Garnier

**La Phalène d'argent**  
Institut Lumière vendredi à 9h45

**L'Inconnue du palace**  
Institut Lumière, 14h30  
Séances en présence de Delphine Gleize

RETROSPECTIVE DOROTHY ARZNER avec le soutien de Chopard

## ÉDITION



## Les grandes actrices américaines vues par Antoine Sire, auteur de

### HOLLYWOOD, LA CITÉ DES FEMMES *Des femmes fortes...*

« Parce que notre époque s'attache à la surface des choses et que la communication des studios hollywoodiens a laissé une trace hégémonique, la fascination pour la beauté des grandes actrices hollywoodiennes se double d'une sorte de mépris pour leur personnalité. Or c'étaient des femmes très fortes, qui mettaient énormément de travail et d'intelligence dans leur art, et qui se sont souvent battues contre les studios pour échapper aux mièvreries dans lesquelles on voulait les enfermer. Cela donne Bette Davis, Katharine Hepburn, Ingrid Bergman, Marlène Dietrich, Barbara Stanwyck... beaucoup d'actrices qui ont bâti une œuvre toujours originale et quelquefois engagée. Même Rita Hayworth, dont on célèbre à l'infini la beauté dévastatrice, puisait sa singularité dans un talent exceptionnel de danseuse, au point qu'elle était l'une des partenaires favorites de Fred Astaire, peu suspect d'indulgence. Tout ceci m'a poussé à m'intéresser à d'autres actrices, quelquefois oubliées mais dont les films sont un régal à revoir : Margaret Sullavan, Rosalind Russell, Kay Francis. Une chose en amenant une autre, j'ai traité une bonne centaine d'actrices et écrit plus de mille pages de texte. »

### ... qui se sont battues pour avoir de vrais rôles

« Ce qui est formidable, c'est que presque toutes les stars sont des combattantes et que le principal objet de leur combat, c'est le droit de faire des films qui mettent vraiment en valeur leur talent d'actrices. Parmi celles-ci, comment ne pas citer Katharine Hepburn, qui après avoir provoqué l'Amérique par son ambiguïté sexuelle, ne s'assagira que pour faire mieux accepter aux spectateurs des idées nouvelles : la parité au travail, la lutte contre le racisme... Mais Bette Davis, toujours en guerre contre la médiocrité des studios, ou Olivia de Havilland, qui gagnera en 1944 contre la Warner un procès décisif pour les droits des acteurs, sont aussi d'extraordinaires exemples de combattantes. D'autres, plus discrètes, traversent pourtant l'histoire d'Hollywood avec un stoïcisme et une autorité qui forcent l'admiration: Barbara Stanwyck s'impose dans sa jeunesse avec des rôles de femmes fortes maltraitées par la vie et à cinquante ans, refuse d'être doublée dans une cascade où elle est traînée sur cinquante mètres par un cheval! »

### ... et ont eu des héritières :

« Quelques actrices actuelles sont dans la filiation des stars féminines de l'époque. Longtemps Meryl Streep et Barbara Streisand en ont été l'incarnation. Plus récemment, je dirais Cate Blanchett et Julianne Moore. Et s'il faut sortir d'Hollywood, je citerais Catherine Deneuve, qui possède cette extraordinaire capacité qu'avaient aussi les stars de l'âge d'or à être magiques, tout en permettant à chaque femme de leur pays de se reconnaître en elles. »

[Pierre Collier]

SIGNATURE : Institut Lumière, samedi à 19h15  
après la séance de *La femme de l'année* de George Stevens

PORTRAIT

Un jour, deux bénévoles



Quand il commence une phrase, elle la termine. Monique et Robert Barnouin sont inséparables, mais aussi indissociables du festival Lumière pour lequel ils sont bénévoles depuis sept ans. Passionné de cinéma, le couple lyonnais est aussi investi dans plusieurs associations dont le Foyer Notre-Dame des sans-abris. Abonnés depuis plus de vingt ans à l'Institut Lumière, Monique et Robert ont rejoint l'équipe de bénévoles dès la deuxième édition du festival : « on a enfin à Lyon un festival à la hauteur de notre ville, qui est quand même le lieu de naissance du cinéma ! », souligne Monique. Accueil des festivaliers, réception des invités : Robert et Monique forment LE duo incontournable du festival. Mais leur passion du cinéma ne s'arrête pas aux portes de l'Institut Lumière. Fidèle de la première heure du festival de Cannes, le couple est aussi coutumier des tournages de films : « nous faisons de la figuration depuis 1982. Nous étions par exemple dans Tout ça...pour ça ! de Claude Lelouch, La fille de Maroun Bagdadî et Les voleurs d'André Techiné », indique Robert. L'histoire d'amour avec le cinéma n'est pas près de s'arrêter pour ce couple uni depuis trente-quatre ans. [Laura Lépine]

MASTER CLASS

Walter Hill raconte...

Sam Peckinpah et Nick Nolte, vus par le cinéaste, lors de sa master class à la Comédie Odéon.



« Bon Dieu Walter ! Cette scène ne fonctionne pas ! »

« C'était difficile de parler avec Sam Peckinpah pour lequel j'ai écrit le scénario de *Getaways* (The Getaway, 1972). Peckinpah était très intelligent. Il jouait au cow boy inculte mais, en réalité, il connaissait

très bien l'histoire du cinéma. Il était alcoolique, ce n'est un secret pour personne. Il y a des alcooliques dans ma propre famille, donc je connais bien le problème. Il est très difficile de travailler avec des alcooliques, il faut slalomer entre les moments de cuites et les moments de gueule de bois. Un matin Peckinpah était furieux. Le journal *Newsweek* l'accusait d'avoir piqué ses idées de ralenti à Arthur Penn, qu'il n'aimait pas du tout. Je lui ai dit que cela n'avait aucune importance car Penn avait piqué cette idée à Akira Kurosawa ! Mon argument n'a pas du tout marché et ça a été infernal avec Sam. Heureusement c'était quelqu'un de très drôle, il pratiquait beaucoup l'ironie. Il se plaisait à ne pas rendre facile la vie des autres ! »

« Nick Nolte ne voulait pas jouer dans *48h* (1982). « Je peux pas jouer un flic ! J'suis pas un flic ! » ronchonnait-il en permanence. Face à lui il y avait Eddie Murphy qui venait du stand up à New York et qui rêvait de faire un film, n'importe quel film ! Quand je lui ai proposé le rôle, il m'a dit : « ok ! A condition que je porte pas des fringues de prisonnier mais un super costard ! ». Chaque jour sur le plateau, Nolte débarquait en me disant : « Bon Dieu Walter ! Cette scène ne fonctionne pas ! » Moi je savais que ça marchait, alors on répétait encore et encore. La difficulté résidait dans le fait que Nolte était un comédien et que Murphy n'en était pas un, c'était une nature, mais il ne savait pas encore jouer. Il débutait. Il fallait s'adapter à lui comme on le fait quand on dirige des enfants. Je prévenais Nolte en lui disant : « on prendra les prises où Eddy est bien. » Ça le faisait râler encore plus, mais Nolte était passionné par son métier, ce qui le rendait passionnant, et il a trouvé une excellente façon de partager avec Murphy, qui était génial. » [Virginie Apiou]

TANDEM

L'esprit d'équipe

Un film est une œuvre collective. Gros plan sur quelques beaux duos de créateurs, dont le travail est à admirer au festival.



Ça se passait avenue des Gobelins, à Paris, où Claude Sautet habita plus de trente ans. Jean-Loup Dabadie venait montrer son travail de la veille. Quelques heures passées seul à écrire, quelques heures en duo à compléter, reprendre, imaginer la suite. Dabadie, proposait, Sautet parlait à toute allure, chez lui tous les mots se bousculaient pour sortir les premiers.

Il se mettait dans la peau de chaque personnage : César, Rosalie, Vincent, François, Paul, Max, et les autres, et les ferrailleurs. Il testait les dialogues comme on goûte un vin, suspendait tout à coup l'expérience pour lancer : « Et là, mon Coco, et si César (ou Rosalie, ou Vincent, etc.) disait plutôt ça ? » Parfois, Claude Néron, ami, romancier, scénariste, venait remettre un peu de noirceur - dans *La Grande Marrade*, d'où est tiré *Vincent, François, Paul et les autres*, les personnages mouraient avec ardeur, il avait fallu adoucir tout ça.

C'est Jean-Loup Dabadie qui avait approché Claude Sautet, son aîné de quinze ans, avec le scénario des *Choses de la vie*. Emballé, le metteur en scène, éloigné des plateaux depuis cinq ans, avait repris une caméra. Ensemble, ils allaient écrire, de 1970 à 1983, six films indémodables, plaisirs d'acteurs et d'un romanesque du quotidien.

L'écriture n'était pas toujours facile : pendant l'invention de César et Rosalie, Dabadie cherchait les motivations de cette femme aux amours compliquées, tiraillée entre deux hommes. Sautet avait donné la clé : « Mais Rosalie n'est pas une emmerdeuse, avait-il expliqué, c'est une "emmerdée" ! » Malheureuse de ne pas savoir choisir entre le riche César et le jeune David, d'avoir envie de l'un quand l'autre est là - et réciproquement. L'incroyable vérité humaine du film est bouleversante. Ces personnages devenus familiers sont nos parents, nos amis. Les fruits de deux inspirations en parfaite harmonie, un duo magique comme le cinéma français en connut peu. [Adrien Dufourquet]

PHOTO SOUVENIR

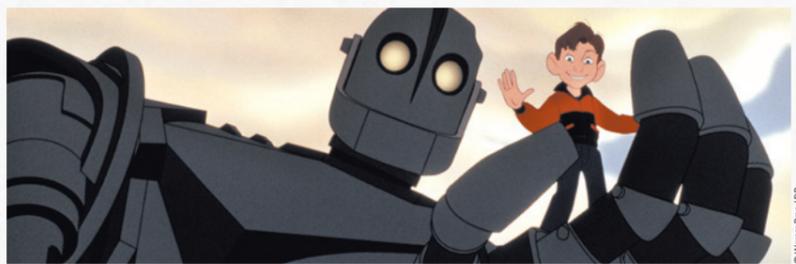
Repartez avec votre photo du festival !



Deux Photobox sont à votre disposition, au Village et à la Plateforme.

En partenariat avec BNP Paribas

CINÉ GOÛTER

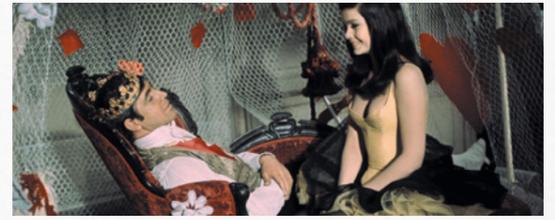


Le géant de fer !

Il ressort en salles le 7 décembre, mais les petits cinéphiles de Lumière en ont la primeur : *Le géant de fer* est projeté aujourd'hui en ciné-goûter ! Ce classique de l'animation sorti en 1999, oeuvre de Brad Bird, le papa de *Ratatouille* et des *Indestructibles*, a pour héros une gigantesque créature métallique venue de l'espace, échouée sur Terre pour des raisons mystérieuses, à Rockwell, petite ville du Maine, en 1957. Convaincu qu'il est amical, un petit garçon décide de l'appivoiser tout en le cachant aux regards... Mais comment garder secrète l'existence d'un géant de 15 mètres, mangeur d'acier, doté d'un certain penchant pour les délicieuses voitures de la décharge ? Des personnages attachants, une évocation très réussie de la Guerre froide et un beau graphisme... cette fable pacifiste, drôle et subtile, séduira toute la famille. [Rébecca Frasquet]

Halle Tony Garnier, 14h30 - Goûter offert après la séance !

AU PROGRAMME JEUDI



**Le Roi de cœur** de Philippe de Broca  
En présence de Pierre Lhomme  
› Pathé Bellecour, 14h



**La Scandaleuse de Berlin** de Billy Wilder  
En présence de Jean-Paul Salomé  
› Cinéma Gérard-Philippe Gérard Philippe, 14h30



**Mirage de la vie** de Douglas Sirk  
En présence d'Emmanuelle Bercot  
› Comœdia, 18h30



**Lawrence d'Arabie** de David Lean (3h47)  
En présence de Régis Wargnier  
› Pathé Carré de Soie, 19h30



**Sympathy for Mr. Vengeance** de Park Chan-wook  
En présence d'Hippolyte Girardot  
› Le Scénario, 20h30

PROGRAMME DU SOIR

NUITS LUMIÈRE

4 quai Augagneur, Lyon 3e / Berges du Rhône

MERCREDI 12 OCTOBRE

NUIT 6 : DJ MANOO



Plus d'informations sur [f](#) NUITS LUMIÈRE  
Entrée libre dans la limite des places disponibles



Conception graphique et réalisation : François Garnier / Agence Heure d'été  
Rédaction en chef : Rébecca Frasquet Suivi éditorial : Thierry Frémaux  
Imprimé en 5 000 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

[www.festival-lumiere.org](http://www.festival-lumiere.org)